

Document Citation

Title	Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)
Author(s)	
Source	<i>Why Not Productions Inc.</i>
Date	1996 Jun 12
Type	press kit
Language	French
Pagination	
No. of Pages	31
Subjects	Desplechin, Arnaud Mastroianni, Chiara (1972) Amalric, Mathieu (1965), Neuilly-sur-Seine, Hauts-de-Seine, France Devos, Emmanuelle Denicourt, Marianne Balibar, Jeanne Salinger, Emmanuel (1964), France de Montalembert, Thibault (1962), France Podalydès, Denis (1963), Versailles, France Desplechin, Fabrice Vuillermoz, Michel (1963), Orléans, Loiret, France
Film Subjects	

Comment Je me suis dispute...ma vie sexuelle (How I got into an argument), Desplechin, Arnaud, 1996

Comment
je me suis
disputé...
(ma vie
sexuelle)

UN FILM DE
ARNAUD DESPLECHIN

SELECTION OFFICIELLE CANNES 1996



WHY NOT PRODUCTIONS
présente

Comment je me suis disputé ... (ma vie sexuelle)

UN FILM DE
ARNAUD DESPLECHIN

une coproduction
WHY NOT PRODUCTIONS - LA SEPT CINEMA - FRANCE 2 CINEMA

avec la participation de
CANAL + et du CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE

avec le soutien de
la PROCIREP

durée : 2h58

SORTIE LE 12 JUIN 1996

Distribution

Bac Films
5, rue Pelouze
75008 Paris
tél : 44 70 92 30
fax : 44 70 90 70
A Cannes
«Les Arcades» - 32, rue du Cdt André
tél : 93 99 91 39
fax : 92 99 04 15

Presse

Agnès Chabot
tél : 46 22 69 59 / 46 22 64 01
fax : 40 68 75 59
A Paris
18, rue Troyon
75017 Paris
A Cannes
Palais Miramar - 65, La Croisette
tél : 93 94 68 20 ou 21

synopsis

Paul a 29 ans; il est maître-assistant dans une faculté de la périphérie parisienne.

Comme Paul s'est retrouvé à enseigner sans l'avoir voulu, il désire quitter ce travail «provisoire» depuis déjà deux ans mais n'y arrive pas. Il le désire assez pour n'avoir jamais passé les examens qui feraient de lui un professeur à part entière. Ainsi il vit une moitié de vie avec un traitement modeste en attendant de «commencer» ce qu'il serait bien en peine de nommer: sans doute sa vie d'homme.

Paul habite avec son cousin Bob et il sort avec la même fille depuis dix ans, Esther. Paul et Esther s'entendent très mal et ça fait bientôt dix ans qu'ils essaient de se débarrasser l'un de l'autre. Paul a rencontré une nouvelle fille il y a deux ans, avec qui il a une aventure. Mais il se trouve que cette fille est la fiancée de son meilleur ami, Nathan, qu'il admire.

Comme Paul croit impossible de «prendre» une fille à un autre garçon, c'est là que ses problèmes commencent...

scénario et adaptation
Arnaud Desplechin Emmanuel Bourdieu

musique originale
Krishna Lévy

image
Eric Gautier A.F.C.
Stéphane Fontaine Dominique Perrier-Royer

direction artistique et décor
Antoine Platteau

son
Laurent Poirier Jean-Pierre Laforce (mix)
Michel Casang Didier Lizé (mus.)

casting
Claude Martin
Stéphane Batut Jeanne Biras

réalisation
Aude Cathelin
Agnès de Sacy (script)
Bénédicte Darblay Alexandre Nazarian
Elsa Pharaon

maquillage et coiffure
Bernard Floch
Isabelle Lagay Jeanne Milon
Nurith Barkan

costumes
Claire Gérard-Hirne Delphine Hayat

décor
Françoise Rabut Jean-Marc Fiess Guillaume
Watrinet (acc) Cécilia Hanrot
Jean-Claude Berkhann Gary Marin
Denis Dorgeix Muriel Durieux
Katharinna Gault Bruno Charow
Nicolas Clérice

fiche technique

montage
François Gédigier Laurence Briaud
Mathilde Muyard (son)
Béatrice Herminie Mathilde Grosjean

électricité et machinerie
François Berroir Karim Youkana
Michel Michau

producteurs
Pascal Caucheteux Grégoire Sorlet

production / régie
Oury Milshtein
Anne Defurne Mylène Azria
Frédéric Platteau Saliha Fellahi
Jerôme Tardieu Pascal Vivancos

why not productions
Nicole Arbib Béatrice Mauduit
Hélène Cases Lucinda Gambiez
Abdelhadi El Fakir Véronique Marchand
Stéphane Bismuth Martine Cassinelli

bruitage
Pascal Chauvin Pascal Dedeye

étalonneur
Christian Dutac

photographe
Jean-Claude Lother

attachée de presse
Agnès Chabot

les musiques originales sont interprétées par l'ensemble Solistes Europhonia - Frédéric Moreau
(Concept Grand Large Music - France Tarpinian)
avec la participation du Ministère de la Culture et de la Sacem
merci, pour la chanson de Nathan, à Olivier Deparis

avec par ordre d'apparition

Mathieu Amalric
Emmanuelle Devos
Emmanuel Salinger
Marianne Denicourt
Thibault de Montalembert
Chiara Mastroianni
Denis Podalydès
Jeanne Balibar
Fabrice Desplechin
Hélène Lapiower
Michel Vuillermoz
Roland Amstutz

Paul
Esther
Nathan
Sylvia
Bob
Patricia
Jean-Jacques
Valérie
Ivan
Le Mérou
Frédéric Rabier
Chernov

avec la participation de

Marion Cotillard
Solenn Jarniou
Philippe Duclos
Elisabeth Maby
Paule Annen
Anne-Katerine Normant
Vincent Nemeth
David Gabison

Etudiante Ivan
Pascale
Accompagnateur spirituel
Tatie
Madame Chernov
Copine d'Esther
L'ami
Délégué diocésain

Les enfants

Jonathan Reyes
Florence Ricard
Djemila Racine
Paolo Sergio Ribeiro
Erwan Le Youdec
Pierre-Emmanuel Dupire

fiche artistique

note d'intention

Sept «figures» masculines, comme les facettes d'une seule et même question que l'on retournerait dans tous les sens : quelle connaissance ai-je jamais eu du monde? C'est un peu une comédie et un peu un feuilleton.

En espérant avoir laissé le plus de place aux personnages féminins : Patricia en majesté malicieuse, Valérie et ses aventures, Esther et son destin, Sylvia et le récit qui lui est offert.

Mathieu Amalric



Paul

Vous n'êtes pas exactement un acteur de profession, vous vous destinez plutôt à la mise en scène. Pourtant, Arnaud Desplechin vous a donné le rôle principal de Comment je me suis disputé...

En fait, on s'était croisé au festival d'Angers où je présentais un court-métrage et lui *La Vie des morts*. Un an après, il m'a fait faire des essais pour *La Sentinelle*. Ensuite, j'ai réalisé un court-métrage un peu familial dans lequel jouaient mon père, ma grand-mère et dans lequel je jouais aussi, parce que c'était plus simple. Arnaud l'a vu un peu par hasard en cassette. Ça lui a sans doute remis la puce à l'oreille. Il m'a fait faire deux séances d'essais. Mais il ne m'a demandé de jouer le rôle que dix jours avant le tournage.

Par rapport au côté écrasant du rôle, il m'avait rassuré en me disant que c'était un personnage de dos (*rires*) ! Je crois que le fait que je ne sois pas acteur lui plaisait bien. Je crois aussi qu'il a dû demander aux filles de choisir un comédien qui leur plaisait bien. J'ai eu de la chance (*rires*). D'autant plus qu'elles me plaisaient aussi beaucoup.

Ceci dit, la première semaine de tournage, je me disais qu'Arnaud était dingue, parce que je ne vois pas pourquoi ces trois filles s'intéresseraient à moi ! Ça ne me semblait pas très crédible, pourquoi moi ?! Après, je me suis dit : tant pis, ça va aller... Paul, c'est pas forcément un don-juan. Simplement, il n'a pas de chance : trois filles, c'est pas énorme pour toute une vie, le problème, c'est qu'il les a en même temps. Il n'a eu que ces trois histoires. Et si ce type est intéressant, si peut-être ces trois filles l'aiment bien, c'est parce qu'il a cette reconnaissance envers les femmes de bien vouloir s'intéresser à lui.

Qu'est-ce que ça veut dire être un personnage de dos ?

Il avait vu mon court-métrage qui est un peu construit de cette façon. Je suis dedans mais c'est plutôt les autres qu'on



voit. Cela avait peut-être provoqué un écho chez lui. Il m'avait parlé d'un plan de *La Honte*. Son choix vient peut-être d'une forme de disponibilité. Il pouvait faire de moi ce qu'il voulait.

Quand je me posais des problèmes d'identité par rapport au rôle, je suis tombé sur un entretien de Fellini où il disait qu'il avait choisi Mastroianni parce qu'il pouvait justement en faire ce qu'il voulait et qu'il ressemblait à tout le monde. Ce qui est ahurissant quand on y pense ! Je me raccrochais à des petites choses comme ça. Arnaud m'a montré aussi *Les Fraises sauvages*. Il aimait beaucoup le jeu de Viktor Sjöström et cette manière d'avoir un seul sourire, un jeu très simple. Il me disait que Paul c'était ce vieil homme-là. Il m'a montré *Le Temps de l'innocence* de Scorsese aussi, à cause de la relation avec Sylvia. C'est-à-dire cette façon de ne jamais pouvoir vivre ce désir tout le temps incandescent. Arnaud n'a jamais parlé de psychologie mais tout le temps d'action. Il utilise énormément l'humour. Je pensais vraiment qu'on faisait une comédie. Quand j'ai vu le film, j'ai été très surpris d'être bouleversé à ce point.

Paul est un personnage de comédie...

Après la première séance des rushes, Arnaud m'a dit qu'il voyait que le personnage était attachant et qu'il fallait maintenant se débrouiller pour le rendre insupportable. Cela fait partie de la comédie du personnage. On avait tout le temps envie de se moquer de lui. Je pense à ce moment où il essaie d'ouvrir la porte vitrée et où même son corps ne répond plus, c'est drôle et touchant. Il y a beaucoup de situations où il est un peu ridicule. C'était un moteur de travail sans qu'on n'en parle jamais. Mon plaisir de jouer était d'une certaine façon liée au plaisir de se moquer de mon personnage, de lui donner tort. Les scènes où Paul avait raison m'intimidaient bien davantage. L'agoraphobie, c'est moins amusant à jouer. Les scènes de comédie, c'est aussi la scène avec Rabier par exemple, le singe et le sac poubelle. Au moment où je tournais, je pensais d'ailleurs que l'histoire avec Rabier était le cœur du film. Ce doute sur les raisons de la dispute, sur cette amitié qui se transforme, sur le temps ! Se poser la question de ce qu'on a été et de ce qu'on n'est plus, de ce qu'on est et de ce qu'on sera. Cette idée que plus on vit, moins on se reconnaît.

Est-ce que cette expérience d'acteur modifie votre trajectoire personnelle ?

Par exemple, il m'est devenu impossible d'être assistant-réalisateur. Déjà avant ce film, j'en avais fait à peu près le tour. Aussi j'ai décidé, dès la fin du tournage, de me lancer dans l'écriture d'un projet personnel comme s'il y avait un danger à jouer uniquement. Le film d'Arnaud m'a donné le courage d'écrire quelque chose de très autobiographique. C'est ce qui me fascine dans *Comment je me suis disputé...* : utiliser le genre autobiographique comme un déguisement, changer sa vie en épopee, écrire un roman et faire croire que c'est sa vie... J'ai aussi très envie de continuer à jouer. Mais aujourd'hui, je pense surtout à ce moyen-métrage que je vais réaliser bientôt ; cette fois je ne jouerai pas dedans. C'est un film à caractère très autobiographique, alors justement, j'ai envie d'acteurs, de fiction...

*Bien que vous ayez tourné dans les deux précédents films d'Arnaud Desplechin, vous avez su très tard que vous joueriez le rôle d'Esther dans **Comment je me suis disputé...***

Arnaud cherche à chaque fois d'autres acteurs. Finalement, il revient souvent à ceux qu'il connaît parce que ce qu'il écrit correspond finalement à eux. On a toujours des nouvelles de loin en loin : à la sortie *Des Patriotes*, j'ai reçu une carte très gentille d'Arnaud, il avait l'air très touché par ce que j'avais joué... Quand Arnaud préparait *Comment...*, moi j'étais enceinte, je devais accoucher une semaine après qu'il ait commencé à tourner, donc... On ne s'est pas vu de tout l'été; je savais qu'il voyait d'autres actrices et moi je m'occupais de mon enfant. Finalement il m'a appelé 15 jours avant le tournage, on a mangé ensemble un midi; l'air embêté, il m'a redemandé mes «dates» - qu'il connaissait très bien!, et je suis repartie avec le scénario. Je l'ai lu et j'ai accouché le lendemain. Je l'ai appelé de l'hôpital avant, bien sûr, pour lui dire que j'adorais cette fille. On a pris rendez-vous pour des essais, puisque désormais nos dates correspondaient! Et voilà... J'ai lu le scénario un peu comme une midinette, je trouvais ça très émouvant, très drôle. Cela rejoignait un peu le sentiment que j'avais eu en lisant *La Vie des morts*, un film de la même famille.

Ce qui est touchant chez Esther, c'est que cette fille ne fait rien par elle-même, son mentor c'est Paul. Esther est pleine de fantaisie, très drôle. Mais si Paul n'était pas là, elle ne ferait sans doute pas d'études.

Esther n'a pas d'amies. J'aime beaucoup les scènes du laboratoire de langues, quand elle découvre cette fille blonde, si fémi-



nine, qui se met du vernis à ongles. Esther la regarde. Elle est féminine mais pas de la même façon, pas vraiment coquette. Elle n'est pas coquette du tout. Elle a l'air vraiment très seule. Elle n'a qu'une seule personne dans sa vie, c'est Paul. C'est très touchant. Ne se consacrer qu'à une seule personne, ne compter que sur une seule personne.

Avez-vous l'impression que le personnage d'Esther est le produit d'une vision d'homme ?

En tout cas, c'est la vision d'Arnaud. Quelquefois, il me demandait de prendre des positions du corps, par exemple, une façon de tenir une cigarette, une manière de se moucher sous la douche. Ce ne sont pas des gestes féminins, plutôt des gestes d'homme, parfois des gestes d'Arnaud lui-même. J'ai l'impression qu'il s'identifiait énormément à ce personnage. Il me montrait souvent lui-même les postures. Il connaissait par cœur ce personnage. Comme elle ne voit aucune fille, Esther peut être perçue comme un garçon. Elle vit parmi les garçons. Arnaud m'avait demandé de voir *Tess* de Polanski, parce que le personnage est une princesse populaire. Esther est aussi une princesse populaire. Quelqu'un qui a une noblesse de sentiments et qui est populaire.

Elle est plutôt mal habillée, très bariolée, un peu comme les enfants. Arnaud m'avait aussi donné une cassette d'une émission de Karlin et Lainé sur un juge pour enfants, dans laquelle il reçoit une jeune fille qui n'arrive pas à parler. C'était extraordinaire. C'était aussi une Tess. Elle est là, très jolie, et n'arrive pas à parler. On lui pose des questions et elle ne peut pas répondre. Par moments, elle pleure, pas de manière pathétique, en se tenant droite. Esther n'a pas la maîtrise de la parole comme les autres personnages, sauf dans une séquence de la fin où d'un seul coup elle accède à la parole. Maintenant, c'est elle la 'romancière' de Paul.

Avant, elle n'a pas le maniement de la rhétorique, de la dialectique, elle ressent plus les choses. C'est magnifique à jouer. C'est le corps qui doit parler, elle frappe Paul. Elle est obligée de s'exprimer autrement, d'autant plus que Paul est très fort. Il manie tellement bien le discours, il l'embobine tellement bien... Esther est un personnage courageux. Mais c'est aussi un bébé ou une petite fille. Notamment sur le plan de la dépendance vis-à-vis de l'amour de quelqu'un. Pendant le film, je n'arrêtai pas de me chanter la berceuse de Tess, mais aussi des chansons de Walt Disney... J'écoutais *Le Petit prince* à la maison !

Emmanuelle Devos

Esther



Emmanuel Salinger



*Vous avez interprété le rôle principal de **La Sentinelle**, ensuite vous avez fait d'autres films. Comment êtes-vous revenu vers Arnaud Desplechin ?*

On ne s'est jamais à proprement parler perdu de vue. On a toujours été à proximité. Assez tôt, il a eu l'idée de me proposer le personnage de Nathan, en partie parce que ça lui plaisait de me donner un rôle lumineux, alors qu'on m'a proposé de nombreux rôles un peu décalqués de **La Sentinelle**, c'est-à-dire des garçons névrosés, malheureux, graves, ténébreux. Comme Arnaud me connaît mieux que d'autres et qu'il a plus d'imagination, ça l'amusait de me donner à jouer un personnage franchement différent. Il est nettement plus gai que tout ce que j'ai pu faire par ailleurs. C'est peut-être un des seuls garçons du film qui ne soit pas complètement fou (*rires*) !

Vous êtes ce qu'on peut appeler un proche d'Arnaud Desplechin... Est-ce un atout ?

On gagne beaucoup de temps. J'ai été présent à une étape du scénario. Je savais donc de quoi il s'agissait plusieurs mois avant que le casting commence. A ce stade, il ne parlait évidemment pas de rôle. La proximité qui peut exister entre nous ne me donne aucun privilège. Je ne sais pas à l'avance si je

vais jouer et ce que je vais jouer. Mon intervention sur le scénario a été de l'ordre de la discussion. A une étape, Arnaud ne savait pas bien où ça allait. On en a parlé, on a essayé de faire des plans, de créer des ordres. On a trouvé quelques idées mais c'était surtout de l'organisation d'un matériau préexistant, un travail sur la structure. Chez Desplechin, il y a une grande volonté de maîtrise à toutes les étapes et en même temps, il y a une sorte de liberté qui est à l'œuvre constamment, une liberté qui excède le dispositif initial. A un moment, il se retrouve avec un matériau arborescent qui part un peu dans tous les sens et là vient la question de savoir si ça parle bien de ce qui était prévu initialement, s'il y a eu des mutations, si cela reste cohérent. C'est ça qu'il voulait vérifier avec moi. En même temps, c'est beaucoup plus libre, moins rigide que la façon dont je décris ce processus.

Qui est Nathan ?

Il peut être une sorte d'idéal du moi de Paul. Il accepte ce rôle et en même temps le déjoue tout le temps. Nathan travaille aussi pour lui-même. On voit bien à la fin comment il récupère sa fiancée tout en restant très élégant avec Paul. En fait, je ne sais pas bien ce que sait Nathan. C'est un personnage sur lequel on projette pas mal. Nathan est là, apparemment très entier, présent et sans grand mystère, mais c'est justement cette présence-là qui est mystérieuse et finit par devenir opaque. C'est peut-être aussi un calculateur supérieur, quelqu'un qui voit plus loin et attend le moment où il pourra retourner la situation à son profit. C'est aussi quelqu'un qui sait que l'absence de calcul est de temps en temps plus payante que toute forme de calcul. Il est habile là où les autres sont des demi-habiles. Ce n'est qu'un aspect du personnage car on ne peut pas dire non plus qu'il apparaisse comme un Machiavel. En fait, on ne sait jamais exactement qui il est. Il est un des confidents privilégiés de Paul quand il est plongé dans ses ruminations à propos de Rabier et il l'entretient dans une exégèse permanente tout en s'amusant presque perversement avec lui. C'est un personnage ambigu dont la possible duplicité n'est qu'une hypothèse. Pour Paul, c'est tout de même un compagnon d'exégèse de sa propre vie.

Nathan



sylvia



Haut bas fragile de Rivette a-t-il été un film important pour entrer ensuite dans Comment je me suis disputé... ?

J'ai fini le tournage de Rivette un mois avant de commencer celui du film d'Arnaud. Quand Rivette est venu nous voir pour son film, il nous a dit qu'il avait envie de faire un film avec des filles et qu'il aimerait bien qu'on participe, un peu comme dans les films qu'il faisait dans les années 70, *Céline et Julie* par exemple. Qu'on arrive avec notre histoire, notre personnage. Il nous a demandé ce qu'on voulait jouer. Cela m'a donné tout à coup la possibilité de jouer ce dont j'avais envie, c'est-à-dire une fille toute légère. J'ai pu inventer avec l'aide de tout le monde un personnage plus fantaisiste, plus décalé qui m'amusait beaucoup. En ce sens, *Haut bas fragile* a été très important. Simultanément, Arnaud m'a donné un personnage moins sombre, plus pétillant, plus actif que dans ses autres films.

Pour les essais, il vous avait donné un extrait de Tromperie de Philip Roth...

On s'est vu assez tard sur le film; j'avais lu le scénario, et je travaillais sur le film de Rivette, en essayant de ne pas y penser! (rires) Les photos là, c'est 2 jours après la fin du Rivette... Ce texte évoquait un aspect du film, parce que Philip Roth compte beaucoup pour Arnaud. On sent que c'est le même esprit, la même façon de penser, le même rapport aux femmes.

Dans ce film, Arnaud a eu plus tendance à suivre la pente des gens qu'à aller contre. Là, je crois qu'il voulait voir ce qu'il pouvait accrocher de moi pour aller vers Sylvia. Il ne se bagarrait pas mais suivait le mouvement naturel de ce qui se passait. Il faisait des essais tout le temps, des essais lus, filmés en vidéo, avec des tas d'acteurs. On ne sait pas très bien ce qu'il cherche. Puis, tout d'un coup il veut voir les choses...

C'est comme un rituel, on se retrouve et on travaille, comme s'il demandait : «bon, après 2 films, qu'est-ce qu'on pourrait bien raconter ensemble?» C'est tellement angoissant comme question, autant y aller décontractée!

Sylvia est une intellectuelle...

Je ne sais pas si c'est une intellectuelle; plutôt une fille qui pense, malgré elle. Comme un boxeur qui est trop costaud. Elle est intelligente, vive, mais elle n'en fait pas grand chose, comme si ça l'encombrait. Arnaud m'a racheté *Le Rouge et le Noir* et il a souligné les passages qui concernaient Mathilde de la Mole. Sur le coup, je ne voyais pas du tout le rapport. Mais en fait, Mathilde de la Mole a un côté un peu peste, pas poseuse, peste : elle ne rate jamais les gens. Elle dit des choses piquantes sur tout le monde. Sylvia, c'est pareille. C'est une fille qui s'interdit de dire au garçon qu'elle aime le plus, c'est-à-dire Paul, qu'elle l'aime, par une sorte de discipline. Entre

Marianne Denicourt

Paul et elle, il y a une forme de passion, quelque chose qui la brûle. En même temps, elle est très raisonnable, et par ce refus d'avouer, elle est aussi totalement romanesque. C'est quand elle croit être le plus raisonnable, qu'elle est le plus romanesque.

C'est aussi un personnage sensuel...

Cette sensualité n'était pas évidente au scénario : Sylvia, c'est un peu une claque! Elle répond trois trucs désagréables et on ne la voit plus pendant quinze scènes!

Je crois que ce que voulait filmer Arnaud, c'est une fille qui pense à tel point que ça la blesse. En tout cas, c'est ce que j'ai senti. Et j'ai essayé de ne travailler qu'au niveau de la sensation. D'abord, je me suis vidée la tête. Je me suis dit que puisque c'était une fille qui pense, il fallait à tout prix que moi, j'évite de penser! J'en étais à compter avant les prises pour être sûre d'avoir la tête bien vide. J'ai surtout pensé à son corps qui me semblait très important. Par exemple, dans la scène de la piscine. Arnaud en parlait comme d'une image du coup de foudre. Cette fille qui se protège tellement, moqueuse pour qu'on ne puisse pas se moquer d'elle, qui affiche volontairement une sorte de légèreté extrême, Paul la voit d'un seul coup complètement démunie. Sylvia et Paul, c'est 2 personnages amoureux de leur invulnérabilité. Et quand Sylvia est surprise sans défense, l'un et l'autre tombent immédiatement amoureux. C'est très cru, très osé. Leur histoire est fondée sur une violente attirance physique.

Je suis allée dans ce rôle sans aucun volontarisme, j'ai essayé de me laisser porter à la disponibilité. Je n'ai pas essayé d'aller vers le personnage, car il existait très fort. J'ai préféré partir de là où j'étais, des situations dans lesquelles je me trouvais dans l'instant. Pour la scène du bureau, j'avais vu Al Pacino trois jours avant à la télé dans *Bobby Deerfield*, et je l'ai imité autant que possible. En voyant les rushes, Arnaud a curieusement pensé que c'était le vrai visage de Sylvia !



Valérie



Comment êtes-vous arrivée sur le film d'Arnaud Desplechin ?

J'étais au Conservatoire tout en étant à la Comédie Française. En deuxième année, j'ai un peu triché en me faisant passer pour troisième année afin de suivre les cours de cinéma qu'Arnaud donnait au Conservatoire. Si cela avait été quelqu'un d'autre, je n'y serai pas forcément allée. J'avais vu *La Vie des morts* et *La Sentinelle* où j'avais un peu par hasard fait de la figuration. Assez tôt, je crois qu'il a pensé à moi pour jouer le personnage de Valérie, même s'il a vu pas mal de monde. J'ai lu le scénario plus tard, après avoir fait des essais où je devais lire un texte interprété par Bette Davis. Arnaud cherchait quelqu'un qui agresse tout en voulant séduire, un alliage assez délicat.

Parlez-moi de Valérie... De quoi vous êtes vous servi pour construire ce personnage ?

Il y a un moment dans le film où Valérie parle de «la vraie vie» et j'ai essayé de tout organiser par rapport à l'idée d'une vie

plus vivante...

Je venais de travailler deux mois avec un metteur en scène russe, Vassiliev sur *Un mois à la campagne*. Il a une méthode de travail très précise, proche de Stanislavski, qui pousse l'acteur à devenir son propre metteur en scène. C'est un travail presque scientifique avec l'idée issue du marxisme que le théâtre est une pratique théorique. L'acteur doit rester en dehors de la situation pour la faire avancer vers ce qu'il appelle l'événement principal, à la fois l'aboutissement et la thèse de la pièce. Cela donne beaucoup de liberté à l'acteur. Il n'est pas obligé de suivre une ligne psychologique trop rigide. Arnaud fonctionne un peu comme ça quand il dirige. Il demande toujours où est l'action, et elle ne se situe pas dans la situation proprement dite.

Comment percevez-vous ce sens de la provocation propre à Valérie ? Est-ce une affirmation féminine ?

Féministe sûrement - comme Scarlett O Hara! Mais je n'ai pas vraiment l'impression que Valérie représente la féminité. Il y a des formes de représentation traditionnelles de la femme, des motifs au sens le plus littéraire du terme, qui reposent sur le silence, le visage, le corps. Par exemple, *Monika* ou les femmes de *Faces*. Valérie n'est pas filmée comme ça. C'est la seule parmi tous les personnages féminins. Ce qu'Arnaud m'avait dit vouloir filmer, c'était la violence sans hysterie.

Elle n'est pas très féminine, mais c'est tout de même elle qui dit l'être féminin d'une manière mythologique, c'est-à-dire à la fois mensongère et véridique. Elle met en scène quelque chose de l'ordre de l'échec mais pas sous la forme d'une décomposition. Il y a une chose curieuse chez Valérie, c'est qu'elle s'invente un roman des origines, un mythe fondateur de son personnage.

En même temps, elle a quelque chose de proche des garçons, elle verbalise, elle parle, elle étudie, elle se sert du langage, du discours et du dialogue comme arme de guerre, à la manière des hommes. Conquérir ses armes pour une femme ne peut jamais aller de soi. Ça, j'aime bien! (rires)

En même temps, le problème de Valérie, c'est qu'elle n'en meure pas, que jamais elle ne mourra de rien...

Jeanne Balibar



Chiara Mastroianni

*Vous connaissiez Arnaud Desplechin depuis assez long-temps, mais la rencontre sur *Comment je me suis disputé...* s'est faite un peu *in extremis*...*

J'avais croisé Arnaud à plusieurs reprises dans les bureaux de Why Not Productions. Mais comme nous sommes aussi timides l'un que l'autre, nous ne nous étions pas vraiment parlé. Un jour, j'ai reçu un coup de téléphone d'Arnaud, il m'a demandé si je voulais bien travailler un après-midi avec lui. Cela a été l'occasion de notre vraie première rencontre. J'admirais beaucoup Arnaud, j'avais été très frappée par *La Sentinelle*. Faire des essais pour lui, c'est à la fois réjouissant et inquiétant, parce que j'étais vraiment intimidée.

En quoi consistait ce travail ?

Je suis arrivée et on m'a tout de suite donné un paquet de feuilles à apprendre pour dix minutes plus tard. Et on s'est

Patricia

mis au travail sur deux scènes, assez différentes l'une et l'autre, très longues. Je ne me souviens plus s'il y avait des noms de personnage sur ces papiers ; en tout cas, il y avait quelque chose d'assez mystérieux. Arnaud m'a donné la réplique. Cela a duré assez longtemps.

J'ai été assez frappée parce qu'il est rare que le metteur en scène soit présent au moment du casting et a fortiori qu'il donne la réplique. En fait, cela donnait une dynamique incroyable à ces essais. Et en même temps, je me disais qu'Arnaud était nettement meilleur que moi!...

Un soir, une semaine avant le début du tournage, il m'a appelé pour me demander si ça «m'amuserait de faire Patricia» - «en attendant». Je crois qu'il n'osait pas m'appeler depuis un bon moment.

J'ai dit : pas de problème, on s'est vu le lendemain pour les costumes, et j'ai rencontré les deux garçons.

Vous avez tourné pas mal de films ces dernières années. Quelle a été la particularité de ce tournage ?

Quantitativement, mon rôle est assez modeste. Ce côté un peu fantôme du personnage m'a frappée quand j'ai vu le film. Mais au moment du tournage, Arnaud ne fait aucune différence entre les petits et les grands rôles. Il porte autant d'attention aux uns et aux autres. J'ai eu vraiment l'impression d'avoir un contact avec quelqu'un. Et j'étais frustrée quand cela s'est terminé parce que j'aurais voulu travailler davantage avec lui. Pendant le tournage, on a l'impression de faire un travail à la fois très minutieux et très libre. Il donne beaucoup d'indications tout en laissant de l'espace. C'est une des premières fois que j'ai eu l'impression de ne pas être obligée de m'adapter à la lumière et d'avoir des déplacements particuliers. Les déplacements demandés sont liés à une envie de définir un personnage; ensuite les acteurs peuvent se déplacer comme ils veulent et la lumière s'adapte.

Ce personnage de Patricia a une fonction assez précise dans le film...

Quand j'ai lu le scénario, j'aimais bien ce personnage mais j'avais l'impression qu'il était moins profond que les autres personnages de femmes, que c'était une jeune fille un peu idiote, un peu énervante. Ce surnom!, «Pat»! Et les conversations entre ces types à son propos!... Il y a moins de pudeur qu'avec les autres filles, plutôt une sorte de



camaraderie. Ce qui fait que la vie à trois, avec ces deux garçons, est assez facile.

Elle doit être assez rassurante pour Paul : elle ne met pas en jeu sa séduction à lui, elle ne le déstabilise pas vraiment.

En même temps, il y a entre eux une tentation sexuelle...

Oui, mais cette tentation est de la part de Paul très enfantine. Alors, est-ce qu'il s'est passé quelque chose après qu'ils aient éteint la lumière?... En tout cas, c'est Patricia qui offre littéralement Valérie à Paul. Il y a cette scène qui a été un peu raccourcie dans laquelle elle le prépare comme une mère, elle lui enlève la mousse à raser qui lui reste, elle l'amène dans l'entrée et à ce moment, Valérie emmène Paul à la campagne. Patricia le pousse dehors. Il y a une autre scène où elle le secoue après son malaise dans le parc. Elle lui donne une dynamique. C'est le personnage qui se pose peut-être le moins de questions, c'est la raison pour laquelle j'ai pensé au début qu'elle était un peu idiote. Mais en fait, elle est simple. Elle apparaît d'abord comme une victime mais à la fin, elle est tout à fait acceptée dans cette micro-société. C'est une «passive-agressive», comme dit Woody Allen...

Ma dernière scène, à la soirée, c'est simplement un plan muet, un long travelling. Arnaud est arrivé tout fier avec un collier en faux diamants. Il a dit : «Bon, on va 'promouvoir' cette fille». Promouvoir à quoi?!... «Rien, Patricia est 'promue'. Il faut que tu joues comme la reine d'Angleterre, on va sacrer cette fille». Et ça marche. A la fin, elle gagne, elle a gagné...

C'était un tournage vraiment attachant. Je venais sur le plateau les jours où je ne tournais pas, pour voir Arnaud travailler. On voit mieux ce qui se passe quand on ne joue pas. Quand il dirige, Arnaud est très engagé, il est presque dans la scène, sauf qu'il est hors-champ.

Thibault de Montalembert



Vous êtes un ami, un fidèle d'Arnaud Desplechin...

Comment je me suis disputé... est le troisième film qu'on fait ensemble. On s'est rencontré au moment de *La Vie des morts*, à la même époque que Marianne Denicourt. Il nous a connus par les Amandiers à Nanterre, chez Patrice Chéreau. On se voit assez régulièrement entre les films mais il ne m'en parle pas tellement. A chaque fois que je retourne avec lui, j'ai l'impression de faire un film de famille parce qu'on revoie les mêmes gens, comme si on retrouvait les cousins pendant les grandes vacances, comme si on continuait une même histoire. En même temps, les films sont très différents. J'ai su assez tard que je jouerais dans ce film. A chaque fois, je pense qu'il va prendre quelqu'un d'autre, comme un peintre utilise certaines couleurs et ensuite passe à autre chose. C'est toujours un cadeau. Pour moi, Desplechin c'est un peu le pendant de Chéreau, c'est une même force de direction d'acteurs, une même intelligence dans le discours sur la vie.

Quelle est la particularité de Bob, le rôle que vous interprétez ?

Il y a dans ce film un discours qui me concerne totalement. Ça parle de nous, donc ça parle de moi. Même si le personnage que je jouais dans *La Sentinelle* et celui-là sont très différents, il y a entre eux une ressemblance. Derrière les apparences, il y a un discours qui se poursuit, une réflexion qui continue. Il n'y a donc pas eu d'effort pour entrer dans ce film-là. Plutôt un plaisir énorme. Bob est une déclinaison possible de Paul. Les deux personnages se complètent totalement. Il y a un échange permanent entre eux. Les expériences que l'un ne fait pas, l'autre les vit. C'est un peu comme une entité à deux têtes. Bob est apparemment moins cérébral que les autres garçons. Mais il contient aussi un mystère. Quand on le voit enfant, il a en lui une violence terrible par rapport à la disparition de son père. Et on le revoit plus vieux avec un espèce de sourire un peu désenchanté sur la vie. Il y a une légèreté permanente chez lui qui passe d'une chose à l'autre sans que rien ne soit vraiment un drame, rien ne soit vraiment définitif. Et en même temps, il y a ce traumatisme d'enfance. On devine une part du personnage mais elle n'est pas vraiment montrée. Il y a eu cette blessure avec laquelle il s'est apparemment arrangé. Il est à la fois dans une sorte d'adolescence prolongée et une impression de sagesse par rapport à la vie. Bob est dans l'instant présent. Il doit être là dans l'instant. C'est en tout cas comme ça que je l'ai joué. J'ai cherché quelque chose de très immédiat. J'ai fait ces dernières années beaucoup de théâtre, notamment à la Comédie Française, et j'avais le désir de faire ici quelque chose d'un peu opposé. Le personnage de Bob est plus lumineux que celui que j'interprétais dans *La Sentinelle*. Le film est d'ailleurs dans son ensemble moins sombre. Cela m'est difficile de parler de mon personnage car je vois le film davantage comme une globalité, pratiquement comme un spectateur normal. C'est vraiment un ensemble comme un livre d'Henry Miller. Peut-être encore plus que dans *La Sentinelle*. Cela m'a franchement bouleversé parce que c'est un film qui parle de nous avec une grande intelligence. C'est le film le plus magistral que j'ai vu sur notre génération.

Bob



Denis Podalydès

Comment s'est passée votre rencontre avec Arnaud Desplechin ?

En fait, il y a eu deux rencontres avec Arnaud. La première fois, il présentait *La Sentinelle* au festival de Montréal. J'avais été ébloui par sa conférence de presse. Je n'avais pas encore vu le film à ce moment-là. On a discuté ensemble et l'intérêt qu'il nous portait à mon frère, Bruno, à moi et à *Versailles Rive Gauche* m'avait beaucoup touché. On avait déjà chacun nos étiquettes : mon frère, plutôt comédie à la française et Arnaud, plutôt film intello. Et lui brisait complètement cette frontière-là en venant vers nous, en nous parlant, en parlant cinéma de manière très concrète, en blaguant énormément. Ensuite, il a vu *Voilà*, le deuxième film de Bruno et il a été très gentil avec moi. Je sentais qu'une rencontre dans le travail était possible, car il avait une façon de parler du cinéma qui me plaisait beaucoup. Puis, il m'a tout simplement demandé de faire des essais. C'est la deuxième rencontre. J'ai passé presque trois heures à faire une scène qu'il m'avait faxée à Oléron. C'était un monologue d'un personnage qui s'appelait Louis qui n'était pas une scène du film mais une scène écrite pour la circonstance des essais. C'était le mono-



logue d'un personnage qui dit à un autre personnage : «je n'arrive pas à te connaître parce que je n'ai du monde que des images qui sont des images de moi, je suis séparé du monde par cette subjectivité complètement refermée sur elle-même donc je ne vois de toi que les images que je projette sur toi, je ne connais personne, je ne sais toucher personne.» Cela m'avait beaucoup troublé. J'ai compris plus tard que c'est un thème récurrent du film : on ne voit des autres que ce qu'on projette sur eux. On a passé trois heures épuisantes et passionnantes. J'ai compris un peu ce que serait le travail avec Arnaud. Il guette chez un acteur le moment où il va se métamorphoser, où il va arriver à quelque chose d'à la fois plus simple et beaucoup plus raffiné que ce qu'on donne dans le dialogue quotidien. Quand il me parle, j'ai toujours l'impression qu'il me parle à la fois à moi et à une autre instance, une forme d'inconscient. Il a un œil de psychanalyste qui lui permet de parler à deux personnes en même temps. Il y a un moment où l'essai a basculé un peu. Il me reprenait sans cesse sur le texte tout en me disant de ne pas faire attention à ce qu'il disait. Cette ambivalence permanente m'a peu à peu enlevé mon assurance. D'un seul coup, il s'est mis à me donner la réplique à la place de Claude Martin qui s'occupait du casting. C'est comme un phénomène un peu magique : quand il donne la réplique, cela transforme absolument le jeu. Arnaud est un acteur prodigieux capable de jouer à une grande puissance n'importe lequel de ses personnages. Quand il me donnait la réplique, j'avais l'impression que s'ouvrait une possibilité de jeu tout à fait nouvelle. Je suis sorti de là assez vidé, un peu déprimé. Après avoir poursuivi son casting tout l'été, il m'a finalement rappelé en me disant : «je te propose Jean-Jacques, c'est un rôle assez douloureux, il faut que tu lises d'abord». En fait, j'avais déjà lu le scénario parce que je partageais un appartement avec Emmanuel Bourdieu, le co-scénariste du film. Je commençais à être vraiment obsédé par ce film. Donc, j'ai hérité du personnage de Jean-Jacques qui avait, au beau milieu du scénario, un monologue de quatre



Jean-Jacques

pages assez écrasant. J'ai eu très peur de ce monologue. Je faisais semblant de comprendre le texte. On a tourné une première nuit. On a fait trente cinq prises ! J'avais l'impression d'une Bérésina, d'un passage à la limite...

On n'a pas pu terminer cette nuit-là, ce qui m'a donné un fort sentiment d'échec, d'autant que je connaissais le texte au rasoir. Puis, on a retourné et ça s'est fait beaucoup plus vite. Je n'ai jamais su si c'était mieux ou pas. J'ai terminé cette scène en pensant que quelque chose d'important dans ma vie d'acteur s'était joué là, incapable de savoir si c'était en bien ou en mal. J'ai revécu cette scène. J'en ai rêvé. Même en tournant le film de mon frère Bruno : *Dieu seul me voit*, parfois je revivais ce monologue. Jean-Jacques est une énigme pour moi, un personnage complètement en creux. Je le vois comme un maudit, c'est toujours l'image qui me revient. Arnaud me parlait beaucoup de Bergman que j'ai d'ailleurs découvert grâce à lui. Il me parlait tout particulièrement de Gunnar Björnstrand. Et chez Bergman, il y a justement des maudits. Ou alors des couples infernaux, comme au début des *Scènes de la vie conjugale*. Des gens qui se détestent mais qui ne peuvent pas se passer l'un de l'autre. C'est aussi dans Strindberg. La lutte des cerveaux. Une lutte sans merci, sans forcément se taper dessus, entre deux personnes qui s'aiment. Jean-Jacques et Valérie participent de ça. Arnaud m'avait aussi parlé de Cary Grant dans *La Dame du vendredi* de Hawks. J'ai regardé le film mais je ne voyais pas le rapport. En fait, il voulait un type qui peut être un fumier absolu et qui possède une élégance, un charme, un rythme qui fait qu'on lui pardonnera toujours. Je ne me suis pas reconnu dans le film, et c'est justement ce que j'attendais. J'ai vu un personnage touchant par la malédiction qui pesait sur lui. Il ne s'en sort pas et personne ne veut s'identifier à lui. Ce personnage a été pour moi à la fois très exaltant et très douloureux. J'ai eu le sentiment d'appartenir à une histoire qui nous dépassait tous et d'être dans un grand film.





Fabrice Desplechin

*Parmi tous les acteurs de **Comment je me suis disputé...**, vous avez deux particularités : vous êtes le frère d'Arnaud et vous n'êtes pas comédien professionnel bien que déjà membre de la troupe de **La Sentinelle**.*

Arnaud m'a demandé de participer à ce film pour les mêmes raisons que pour *La Sentinelle*. Comme il est mon frère, je peux comprendre ses indications à demi-mot. Je peux saisir ce qu'il veut dire rien qu'à son ton de voix. Ces indications paraissent contradictoires mais il faut intégrer les contradictions apparentes et sentir exactement ce qu'Arnaud désire pour donner une profondeur, un relief au personnage qui n'est pas tout d'une pièce. Au fur et à mesure des répétitions, on expérimente plusieurs façons de jouer, plusieurs directions et ensuite, on joue complètement à plat en y mettant le moins de choses possibles. Quand on essaie de mettre le moins de choses possibles dans l'interprétation, tout revient juste à la bonne dose.

Pour *La Sentinelle*, Arnaud m'avait demandé de faire des essais, mais je n'avais jamais fait l'acteur auparavant. Comme je suis assez timide, je n'y avais jamais pensé. Mais j'aime bien la sensation de jouer. En septembre dernier, j'ai joué un petit rôle sur *Encore* le film de Pascal Bonitzer, et à chaque fois c'est très agréable. Etre soi et n'être pas soi en même temps. C'est une sensation que je n'ai rencontré nulle part ailleurs.

Comment avez-vous abordé ce nouveau personnage ? Il est un peu excentré par rapport au groupe des garçons et en même temps, il a une existence très forte.

C'est un personnage qui demandait beaucoup d'honnêteté. Il est complètement honnête et en même temps, sa vocation est totalement intellectualisée. C'est la force du personnage : il y croit et en même temps, il n'y croit pas vraiment. Cela me correspondrait assez.

Vous voulez dire qu'Arnaud s'est inspiré de vous pour ce personnage ?

Et réciproquement!, je me suis tout autant inspiré de mon frère pour le jouer! (rires) Est-ce que je ressemble à Ivan? Peut-être un peu. Par exemple, je crois en Dieu avec mon cœur mais avec ma raison, j'ai un petit peu de mal quand même. Ivan se pose des questions semblables.

Ivan, c'est un personnage ambigu mais qui transcende son ambiguïté par son humanité. Il peut être infidèle en aimant vraiment, il peut être mécréant en croyant vraiment. Ce qui ne bouge pas, c'est sa bonne conscience. Peut-être qu'il a trop tendance à vouloir avoir raison. Cela peut être un peu énervant. Mais il ne pense pas qu'il a raison contre les autres.

Ivan est aussi un personnage assez drôle...

Ben, la tension vers l'absolu, ça donne une certaine joie de vivre. Il y a chez Ivan une poussée d'amour, un sentiment vrai et honnête. Et en même temps, il y a toujours des arrangements, c'est une caractéristique du catholicisme. C'est un peu une pensée pré-logique qui ne sacrifie pas tout au principe de contradiction. Donc, c'est assez drôle.



Frédéric Rabier

Vous venez plutôt du théâtre. Comment êtes-vous entré en collision avec le monde d'Arnaud Desplechin ?

Effectivement, j'ai surtout fait du théâtre. Un peu de cinéma, ces derniers temps. Je crois qu'Arnaud avait envie d'un acteur et metteur en scène de théâtre. J'ai monté deux spectacles qu'Arnaud n'a d'ailleurs pas vu. Le rôle de Rabier que je joue n'était au départ pas très déterminé. Dans le scénario, il n'avait pas de scène dialoguée, seulement racontée. Il y avait un flou sur ce rôle qui est à part, contre ce groupe. Arnaud semblait ne pas savoir complètement ce qu'il voulait et il m'a dit qu'il avait besoin d'un acteur-metteur en scène pour travailler ensemble à mettre en situation ce personnage.

Finalement, cela s'est mis en place assez naturellement.

Pourquoi pensez-vous qu'il avait besoin d'un metteur en scène de théâtre ?

Il voulait peut-être une aide ponctuelle sur la mise en espace, mais j'en doute un peu. Il a une idée trop précise de ce qu'il veut pour que cela puisse lui servir à quelque chose. Au départ, c'est la raison officielle qu'il m'a donné, mais c'est resté tout de même obscur. On a travaillé ensemble, mais je n'ai absolument pas participé à l'écriture du personnage. Aux essais, j'ai travaillé sur un texte de Strindberg qu'il avait un peu réadapté. Il m'avait aussi demandé de rêver au personnage de Jerry Lewis dans *La Valse des pantins*. Quelqu'un de très seul qui est arrivé. Il avait cette image dans la tête par rapport au rôle. Je garde un grand souvenir de sa précision au niveau de la direction d'acteurs. Y compris de ce travail un peu pervers qui consiste à perdre les comédiens.

C'est-à dire ?

A la fois très précise et bourrée de contradictions. Une suite de paradoxes à jouer sur beaucoup de prises où il s'agit de

reprendre des indications qui sont données dans les prises antérieures. J'ai été très vite perdu à essayer de sauter tous les obstacles un par un. En même temps, avec un sentiment de contrôler tout de même. Il veut déposséder les comédiens de tous leurs tics, influences, références antérieures. Il faut accepter de ne pas savoir du tout ce qui va se passer. C'est assez ludique.

Le personnage de Rabier est un méchant...

Pas vraiment d'accord! On s'était dit qu'on ne voulait pas en faire quelqu'un d'absolument antipathique, qu'il devait conserver une complexité. C'est une grande gueule, avec un excès de confiance, dédaigneux, un peu méprisant... Mais l'antipathie est cassée par le ridicule des situations. On ne sait pas pourquoi Paul et Rabier se sont disputés. Le rapport de Paul à ce personnage reste incertain. C'est l'exemple de la réussite commerciale du système contre le laborieux perdu dans ses doutes, anarchiste. Rabier soupçonne sans doute cette haine que Paul a développé contre lui. Du coup, il ne sait pas bien comment entrer en contact avec lui. Ce qui lui donne une certaine fragilité.

C'est le personnage le plus stylisé du film...

Il est habillé entièrement en blanc. Il est accompagné de ce singe forcément maltraité. Il est mondain mais je ne voulais pas que ce soit de l'affectation. Ce singe est censé emmerder mon personnage. C'était aussi la réalité du tournage d'une certaine façon. Ce singe n'avait pas envie d'avancer, il avait peur d'être avec un inconnu, il voulait souvent me mordre. Nous avions aussi un rapport un peu conflictuel ! Ce personnage, c'est un peu un fantôme, surgi du passé que même Paul a du mal identifier. C'était un personnage plutôt comique au départ. Mais au final, il est plus complexe que cette simple drôlerie.



Michel Vuillermoz

Arnaud Desplechin

Né le 31 octobre 1960 à Roubaix
1984 IDHEC section réalisation et prise de vue

Directeur de la photo

Présence Féminine d'Eric Rochant (court métrage)
La photo de Nico Papatakis

Réalisateur

La vie des morts 52 mn, 16mm, couleur
sortie en salles le 12 juin 1991
Festival «Premiers Plans» Angers 1991: Grand Prix Spécial
Grand Prix du Meilleur Scénario Européen
Prix Jean Vigo du court métrage 1991
Semaine de la Critique Cannes

La sentinelle

Sélection officielle Festival de Cannes 1992
Emmanuel Salinger César Meilleur Espoir 1992
Nominations César 1992:
Meilleur Premier Film
Meilleur Scénario Original
Emmanuel Salinger Prix Michel Simon 1993
Prix Georges Sadoul 1992
Nomination aux Césars Européens (Berlin 1992)
Prix Spécial du Jury Festival France Cinéma Florence 1992
New York Film Festival 1992
Festival de Sundance 1993

Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)

Sélection officielle Festival de Cannes 1996

Mathieu Amalric

Premier assistant réalisateur

1992 *Lettre pour L* réal. Romain Goupil

Réalisateur

Courts métrages

1990 *Sans rires*

1992 *Les yeux au plafond*

Cinéma

1984 *Les favoris de la lune* réal. Otar Iosseliani

1995 *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)* réal. Arnaud Desplechin

Journal du séducteur réal. Danièle Dubroux

Emmanuelle Devos

1990 *La vie des morts* (moyen métrage) réal. Arnaud Despléchin

1992 *La sentinelle* réal. Arnaud Despléchin

1993 *Les patriotes* réal. Eric Rochant

1994 *Oublie-moi* réal. Noémie Lvovsky

1995 *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)* réal. Arnaud Despléchin

1996 *Anna Oz* réal. Eric Rochant

Emmanuel Salinger

1988 IDHEC section réalisation et montage

Théâtre

Antoine et Cléopatre de W. Shakespeare mise en scène Pascal Rambert

Cinéma

1990 *La vie des morts* (moyen métrage) réal. Arnaud Despléchin

- 1992 *La sentinelle* réal. Arnaud Desplechin
César du Meilleur Espoir Masculin
- 1993 *Des feux mal éteints* réal. Serge Moati
- 1994 *Grande petite* réal. Sophie Fillières
La reine Margot réal. Patrice Chéreau
Oublie-moi réal. Noémie Lvovsky
- 1995 *Les cent et une nuit* réal. Agnès Varda
Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle) réal. Arnaud Desplechin
Les enfants de l'automne réal. Christian de Chalonge

Marianne Denicourt

Cinéma

- 1986 *Hotel de France* réal. Patrice Chéreau
- 1987 *L'Amoureuse* réal. Jacques Doillon
- 1988 *La lectrice* réal. Michel Deville
- 1989 *Les aventures de Catherine C* réal. Pierre Jouve
- 1990 *La vie des morts* (moyen métrage) réal. Arnaud Desplechin
La belle noiseuse réal. Jacques Rivette
- 1992 *La sentinelle* réal. Arnaud Desplechin
L'instinct de l'ange réal. Richard Dembo
- 1994 *Péchés mortels* réal. Patrick Dewolf
Haut-bas fragile réal. Jacques Rivette
- 1995 *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)* réal. Arnaud Desplechin
Les enfants de l'automne réal. Christian de Chalonge
Neutralité malveillante réal. Francis Girod
- 1996 *Le jour et la nuit* réal. Bernard Henri Levy

Théâtre

- Penthesilée* de Heinrich Von Kleist mise en scène Pierre Romans
- Le conte d'hiver* de Shakespeare mise en scène Luc Bondy
- Catherine de Heilbronn* de Heinrich Von Kleist mise en scène Pierre Romans
- Platonov* de Tchékov mise en scène Patrice Chéreau
- Hamlet* de Shakespeare mise en scène Patrice Chéreau
- Hamlet* Reprise Tournée nationale

Jeanne Balibar

Conservatoire National d'Art Dramatique
Pensionnaire de la Comédie Française

Théâtre

Don Juan Comédie Française mise en scène Jacques Lassalle

Le square Comédie Française mise en scène Christian Rist

Les bonnes Comédie Française mise en scène Philippe Adrien

Cinéma

1995 *Un dimanche à Paris* réal. Hervé Duhamel

Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle) réal. Arnaud Desplechin

1996 *Dieu seul me voit* réal. Bruno Podalydes

Chiara Mastroianni

Cinéma

1993 *Ma saison préférée* réal. André Téchiné

Nommée pour le Meilleur Espoir Féminin César 1993

A la belle étoile réal. Antoine Desrosières

1994 *Prêt à porter* réal. Robert Altman

All men are mortal réal. Arte de Yong

N'oublie pas que tu vas mourir réal. Xavier Beauvois

Prix Anna Magnani

1995 *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)* réal. Arnaud Desplechin

Journal du séducteur réal. Danièle Dubroux

Trois vies et une seule mort réal. Raoul Ruiz

Nowhere réal. Gregg Araki

1996 *Caméléone* réal. Benoit Cohen

Thibault De Montalembert

Cinéma

- 1986 *Hotel de France* réal. Patrice Chéreau
1987 *L'Amoureuse* réal. Jacques Doillon
1990 *La vie des morts* (moyen métrage) réal. Arnaud Desplechin
1992 *Indochine* réal. Régis Wargnier
 La sentinelle réal. Arnaud Desplechin
1993 *La petite Apocalypse* réal. Costa-Gavras
1995 *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)* réal. Arnaud Desplechin
1996 *Love etc* réal. Marion Vernoux

Théâtre

- Platanov* de A. Tchekov mise en scène Patrice Chéreau
La petite Catherine de Heilbronn de H. Von Kleist mise en scène Pierre Romans
Le conte d'hiver de W.Shakespeare mise en scène Luc Bondy
Hamlet de W.Shakespeare mise en scène Patrice Chéreau
Ivanov de A. Tchekov mise en scène Pierre Romans
Le grand cahier de A.Kristof mise en scène Jeanne Champagne
La veuve de P. Corneille mise en scène Christian Rist

Pensionnaire à la Comédie Française

- Lucrèce Borgia* de V.Hugo mise en scène Jean-Luc Boutré
Intrigue et amour de F. von Schiller mise en scène Marcel Blüwal
Le misanthrope de Molière mise en scène Simon Eine

Denis Podalydes

Théâtre

Mise en scène Christian Rist au Théâtre de l'Athénée:

- La veuve* de Corneille
Le misanthrope de Molière
Bérénice de Racine
Les fausses confidences de Marivaux
Les originaux de Voltaire

Cinéma

- 1989 *Xénia* réal. Patrice Vivancos
1992 *Versailles rive gauche* réal. Bruno Podalydes
1993 *Pas très catholique* réal. Tonie Marshall
 Voilà réal. Bruno Podalydes
1995 *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)* réal. Arnaud Desplechin
 Journal du séducteur réal. Danièle Dubroux
 L'échappée belle réal. Etienne Dahène
1996 *Dieu seul me voit* réal. Bruno Podalydes

Fabrice Desplechin

- 1992 *La Sentinelle* réal. Arnaud Desplechin
1993 *Des feux mal éteints* réal. Serge Moati
1995 *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)* réal. Arnaud Desplechin
 Encore réal. Pascal Bonitzer

Michel Vuillermoz

Cinéma

- 1989 *Cyrano de Bergerac* réal. Jean-Paul Rappeneau
1991 *Versailles rive-gauche* (moyen métrage) réal. Bruno Podalydes
1994 *La vie de Mariane* réal. Benoit Jacquot
1995 *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)* réal. Arnaud Desplechin
 Des nouvelles du Bon Dieu réal. Didier Le Pêcheur
1996 *Dieu seul me voit* réal. Bruno Podalydes
 Bernie réal. Albert Dupontel

Metteur en scène théâtre

- 1992/1993 *Master Class*
1994 *Le linge sale*